

**LE CYCLE DE GUIRON LE COURTOIS**  
**STRUCTURE ET TEXTE DANS LA TRADITION MANUSCRITE**  
**(Résumé)**

Guiron le Courtois, un des plus grands cycles arthuriens en prose du XIII<sup>e</sup> siècle est, pour l'essentiel, inédit. L'objectif principal de cette recherche est avant tout une tentative de confrontation directe avec sa riche et complexe tradition manuscrite. Les témoins du cycle et les récits qu'ils transmettent en sont l'objet principal.

Dans le premier chapitre, on a présenté une nouvelle *recensio* qui associe aux manuscrits connus quelques découvertes récentes, y compris l'*incipit* du ms. BnF fr. 350, que nous avons eu la chance de rencontrer et qui était jusqu'alors inconnu. De plus, on a ajouté à l'ensemble le manuscrit de Berlin, Hamilton 581, auparavant considéré uniquement comme témoin du roman arthurien de Rusticien de Pise. Enfin il nous a paru utile, face aux 39 témoins de la tradition, de réviser et uniformiser le système des sigles et fournir pour chacun d'entre eux une description schématique et une bibliographie essentielle.

Les réflexions d'ouverture qui précèdent le deuxième chapitre sont développées en conséquence de l'expérience de lecture directe du manuscrit et des difficultés qui caractérisent l'approche aux textes arthuriens en prose, en particulier dans le cas d'une tradition presque complètement vierge comme celle du cycle de Guiron. Par exemple, il n'est pas toujours facile de comprendre la manière dont un manuscrit était conçu, comment il fallait le lire, si la structure matérielle et celle du paratexte sous-entendaient ou non une certaine interprétation du texte. Au sujet de l'organisation du macrotexte dans un témoin donné, plus qu'une bévue a été commise par les savants qui se sont occupés du cycle de Guiron, y compris par des spécialistes comme Limentani et Lathuillère.

Pourquoi cette difficulté ? Il y a bien évidemment des raisons profondes. Ce ne sont pas seulement les structures matérielles et le rapport avec le livre qui ont changé, mais aussi notre façon de saisir par elle-même l'articulation formelle du roman, ainsi que la temporalité et

l'imagination qui formaient une unité. Il ne faut pas oublier que chaque narration arthurienne était conçue comme faisant partie d'un imaginaire ou d'un ample flux de récits. L'intrigue des récits arthuriens s'y prête très facilement ; dans un certain sens, elle est fondée sur ce principe, et les contenus eux-mêmes demandent, au fil du temps, toute une série d'opérations pour les accomplir, les intégrer et les adapter. Plusieurs monographies consacrées à l'étude, même détaillée, d'un témoin unique, sont limitées par le fait de faire abstraction de cette caractéristique de la littérature arthurienne.

Analyser la structure matérielle du manuscrit, une certaine *dispositio* des récits plutôt qu'une autre, devient essentiel pour nous, puisque cela nous permet de reconstruire une interprétation « historique » particulière des aventures et de l'intrigue. Il s'agit alors de comprendre comment, dans certain lieu et à un moment donné, le roman a été lu et interprété par les copistes. La *dispositio* de la matière en branches, le système de rubriques, les enluminures et les images, la table des matières – en un mot, le paratexte – nous donnent des informations importantes et témoignent d'un processus de réception active. Toutefois, un rôle peut-être plus important encore est joué par des événements fortuits, comme les lacunes matérielles, les erreurs de copiste et de relieur – c'est surtout dans ces cas-là que la tradition aboutit à des moments de rupture et, parfois, à une véritable mise en question de l'intrigue.

Au premier contact avec les objets, c'est-à-dire les manuscrits du cycle, on peut constater leur caractère mobile et pourtant extrêmement logique, principalement en ce qui concerne le macrotexte, c'est-à-dire le plus haut (et en général le plus stable) niveau de l'organisation textuelle. Dans le chapitre II, on a tenté de montrer comment, à partir d'une représentation globale de la tradition du cycle de Guiron, dans sa complexité synchronique et diachronique, on peut distinguer trois noyaux textuels : une branche consacrée au père de Tristan, que, selon un usage affirmé dans la tradition manuscrite et dans les premiers imprimés, nous avons proposé d'appeler *Roman de Meliadus* ; une branche centrée sur le difficile rapport de compagnonnage entre Guiron et Danain, que nous avons nommé *Roman de Guiron* ; une suite rétrospective de ce dernier, à laquelle nous avons donné le titre *Suite Guiron*. À partir de ces trois noyaux se sont développés, différemment distribués dans la tradition, que nous avons essayé d'ordonner et de classer. Dans le cycle de Guiron, les dynamiques macrotextuelles et la logique de l'intrigue sont assez souvent étroitement entrelacées. Par exemple, la conclusion du *Roman de Guiron* a

provoqué l'éclosion d'un certain nombre de suites, dont la présence caractérise certains groupes de manuscrits, ce qui, de la sorte, les différencie de certains autres qui ont conservé le texte original.

La tradition du cycle de Guiron nous apparaît fortement discontinuë, à la fois parce que, entre un manuscrit et un autre, plusieurs intermédiaires ont été perdus, et parce que l'intrigue comporte d'amples blancs dont nous ne savons pas la cause – sont-elles dues à des originaux inachevés ou à des lacunes tardives ? Quelques indices nous aident à reconstruire les rapports logiques et chronologiques, ainsi que d'antériorité et de conséquence, entre des séquences de récits attestées dans des manuscrits différents, surtout pour ce qui concerne l'insertion et l'adaptation plus ou moins réussies d'éléments nouveaux. Entre les nombreux exemples possibles, on s'est concentré sur une longue séquence qui a fonction de « raccord », déjà attestée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Celle-ci a été introduite pour souder le *Roman de Meliadus* au le *Roman de Guiron* et a ainsi causé, depuis Paulin Paris jusqu'à nos jours, une longue méprise de la part de la critique. Ces deux textes ont été considérés comme un roman unique, bâti sur un jeu de parataxes approximatives.

L'attitude très différente des témoins dans la conclusion du *Roman de Meliadus* et celle du *Roman de Guiron* est, tout au contraire, bien connue : elle était déjà évidente pour Löseth, même si Lathuillière, qui croyait dans l'unité de ces deux branches, en parle d'une façon approximative, voire incorrecte. Dans la seconde partie du chapitre II, on a tenté de démontrer qu'en ce qui concerne le *Roman de Meliadus*, il faut considérer les suites connues comme des additions tardives et que, si l'on n'a pas affaire à un original inachevé, l'ancienne conclusion est perdue. Au contraire, le dénouement du *Roman de Guiron*, à notre avis, n'est pas lacunaire et le récit n'est pas demeuré inachevé, comme on a pu le penser: il se termine tout simplement sur une sorte de cadence rompue, avec la longue réclusion des chevaliers de la *older generation* et une forte impasse narrative.

En allant de la structure des témoins et de l'histoire du macrotexte vers l'analyse des récits qui composent le cycle, nous franchissons obligatoirement le seuil du peritexte. Nous nous en sommes occupés dans le chapitre III. On sait que, dans les textes arthuriens en prose, les figures des prologues et des autres parties actoriales présentent un statut extrêmement ambigu. C'est précisément le cas du soi-disant auteur du cycle de Guiron, tel Helie de Boron, qui rappelle immédiatement l'écrivain homonyme qui se nomme dans l'épilogue du *Tristan en prose*, aussi

bien que le collaborateur du Pseudo-Robert de la *Suite Merlin*. Les figures du prologue occupent une position stratégique, c'est-à-dire qu'elles opèrent d'abord au niveau symbolique, en reliant deux autres niveaux du discours, celui de l'imaginaire et celui du réel, comme les ficelles du nœud Borromeo. Dans le prologue, la langue romanesque établit ses propres circonstances et son potentiel diégétique, c'est-à-dire sa propre capacité à sélectionner, distribuer et donner voix à la matière. La fiction auctoriale nous met face au moment de l'écriture, au roman qui s'écrit lui-même. C'est tout à fait naturel que les copistes portent une attention particulière à cet endroit du texte, ce qui explique alors la grande quantité de menues retouches et même de modifications importantes qu'atteste la tradition et qui témoignent de sa vitalité.

Dans le chapitre IV, on a considéré les structures narratives et l'intrigue des trois branches centrales du cycle à partir d'une réflexion préliminaire sur l'hétéronomie qui nous semble consubstantielle aux récits arthuriens. Chaque récit ne peut être considéré qu'en tant qu'il est intégré dans le flux idéalement ininterrompu de la tradition du genre. Toutefois, les intrigues gardent indéniablement une certaine individualité, qui, dans plusieurs cas, inclut un reflet précis au niveau de la structure des témoins. En général, le travail des compilateurs met en évidence une sensibilité certaine pour la cohérence des récits qui ne résulte pas automatiquement du choix de la matière mais se trouve conditionnée par des exigences externes (la demande du commanditaire, la disponibilité de modèles plus ou moins complets etc.).

Pour ce qui concerne plus directement la construction de l'intrigue, on a essayé de démontrer comment, dans les récits arthuriens en prose, on pouvait reconnaître et distinguer d'une façon très utile une polarité digressive aussi bien que une polarité téléologique, sinon eschatologique. En particulier, ce que l'on pourrait dénommer « fonction-clôture », déjà amplement décrite par Richard Trachsler, nous permet de considérer la dislocation graduelle des aventures dans l'intrigue en tant que dégraissage progressif de l'horizon des possibles narratifs. En d'autres termes, chaque fil de l'entrelacement semble conduire vers un accomplissement biographique ou historique : les protagonistes arrivent à la fin de leur vie ou de leur carrière, mais cela signifie aussi un tournant dans l'histoire du monde arthurien. La dichotomie digressif/téléologique et la « fonction-clôture » nous ont permis de mieux saisir et retracer les particularités de chacune des trois branches du cycle de Guiron au niveau de la construction.

Face à ses grands modèles, le *Lancelot propre* et surtout le *Tristan en prose*, le cycle de Guiron nous apparaît comme une sorte de *prequel* démesuré, une imposante suite rétrospective qui couvre les années entre la mort d'Uterpendragon et l'arrivée à la cour des chevaliers de la nouvelle génération : Lancelot, Tristan, Palamedés, Seguran. Par conséquent, il se place idéalement dans la même position que la *Suite Merlin*, avec laquelle il partage, comme l'on a déjà dit, le complexe dispositif auctorial. En même temps, ces deux romans nous paraissent très différents, notamment pour deux raisons. Du point de vue thématique, parce que dans le cycle de Guiron il n'y a pas d'aventure proprement graalienne et que le Graal n'y est même pas mentionné, tandis que dans la *Suite Merlin* les signes célestes et l'illustration de la généalogie de Joseph orientent les événements et mettent en vigueur la « senefiance ». Du point de vue de l'intrigue, parce que, dans la *Suite Merlin*, le système sémiotique et les nombreuses prolepses constituent la véritable charpente du récit, en le dirigeant vers la matière du *Lancelot en prose* ; mais ce que, dans le cycle de Guiron, on arrive à envisager à travers le réseau des signes et présages est plutôt l'univers du *Tristan en prose*. En outre, les événements y rappellent constamment un passé ultérieur, sans lequel on ne saurait légitimer les circonstances ni les réactions des personnages. C'est peut-être pour cette raison que, face à la stabilité macrotextuelle de la *Suite Merlin*, le cycle de Guiron s'est énormément amplifié, s'est diversifié progressivement et a finalement acquis une pleine autonomie sémantique et événementielle.

Malgré toutes ces importantes analogies, les trois branches du cycle nous apparaissent bien distinctes les unes des autres, à la fois au niveau de la thématique et de la construction. Le *Roman de Meliadus* se fonde sur une transition très évidente des vicissitudes individuelles vers un plus ample cadre politico-institutionnel, des conflits isolés entre chevaliers rivaux vers de véritables guerres pour la conquête du pouvoir et de l'autorité à l'intérieur du règne. Sur le plan de l'intrigue, on passe d'une technique narrative fondée sur l'entrelacement à la représentation de grands combats de masse caractérisés par un complexe jeu de régie. En outre, le *Roman de Meliadus* présente un artifice qui, exception faite d'un cas isolé dans le *Tristan en prose*, n'a pas de précédent dans les textes arthuriens en prose. Il s'agit d'une surprenante achronie, en vertu de laquelle la figure de Charlemagne intervient directement sur la scène pour exalter, d'une façon un peu mélancolique, les chevaliers de la Table Ronde et, en même temps, disqualifie les dessins politiques d'Arthur, son faible et imparfait prédécesseur. La présence de Charlemagne dans le

*Roman de Meliadus* finit donc par souligner davantage encore l'inéluctable progression du discours romanesque vers le discours épique.

Le *Roman de Guiron* se caractérise d'abord par l'omniprésence du protagoniste éponyme qui y domine de façon incontestable. Grâce à la technique de l'entrelacement, qui établit un système très simple d'évaluation morale et physique des chevaliers, la supériorité absolue de Guiron s'affirme dans un premier temps à côté de son ami Danain et aussi, plus tard, contre lui. Guiron est un chevalier solitaire, il préfère chevaucher sous la couverture de l'anonymat, ce qui lui permet de se mesurer sans cesse avec les autres chevaliers et de triompher de tous les ennemis. Et pourtant, sa solitude et son inatteignable supériorité ne découlent pas automatiquement de sa biographie et du mystère qui l'entoure, mais sont plutôt l'expression d'un destin qui touche chaque membre de sa famille. Les éléments digressifs prédominent dans l'intrigue du *Roman de Guiron* et la clôture se présente comme une paradoxale mais nécessaire dispersion des parcours aventureux. Au fur et à mesure que l'on avance vers la conclusion de la branche, les protagonistes des fils principaux du récit ne convergent pas; tout au contraire, ils s'éloignent de plus en plus les uns des autres jusqu'à s'immobiliser – malades, affolés ou bien prisonniers. Ainsi, le récit épuise ses propres ressources diégétiques. Cette inhabituelle dérive de l'intrigue scelle l'époque des pères et impose l'entrée sur scène des fils, qui, eux seuls, peuvent remettre en marche le mécanisme enrayé.

Tout comme la deuxième branche du cycle, la *Suite Guiron* fait du héros éponyme son véritable centre thématique. Toutefois, durant la première moitié de la branche, il est tenu loin du récit principal. C'est seulement dans la narration des autres chevaliers que l'on commence à en présager l'imminente irruption. La régie est très habile, le jeu de l'anonymat cache d'abord, puis, par degrés, dévoile l'identité du protagoniste aux autres personnages – et, bien entendu, même au lecteur, qui est pourtant laissé, à plusieurs reprises, en proie à ses propres conjectures.

La *Suite Guiron* se présente dans sa forme la plus complète dans le ms. Arsenal 3325, siglé A1. Néanmoins le récit est y acéphale et manque, en plus, de conclusion. Cette troisième branche a connu une certaine fortune : plusieurs manuscrits en conservent des suites et des réécritures. Dans le chapitre V, on a essayé d'en reconstruire les caractères principaux. Le ms. BnF n.a.f. 5243, en particulier, présente une tranche de narration qui, même sans se lier directement à la conclusion de A1, en accomplit d'une façon très cohérente un certain nombre d'aventures. Il est

difficile de démontrer l'authenticité de la version particulière du ms. BnF n.a.f. 5243, surtout parce que nous ne disposons d'aucun élément externe décisif. Cependant, la liaison entre ces deux textes et la séquence du « raccord » est indubitable, ce qui nous a poussé à supposer que la source du ms. BnF n.a.f. 5243 remontait à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Un certain nombre de manuscrits atteste d'une véritable réécriture de plusieurs épisodes de la *Suite Guiron* : les récits enchâssés sont ramenés de la narration homodiégétique à la narration hétérodiégétique, et entrelacés avec d'autres aventures appartenant au récit principal. Dans la tradition manuscrite, cette nouvelle séquence est étroitement liée à une autre narration, qui relate les entreprises de Seguran et qui a été considérée comme faisant partie de la tradition du roman arthurien de Rusticien de Pise. La marge reste plutôt floue entre la tradition de ce dernier et celle du cycle de Guiron, surtout à la suite du choix très net de l'édition Cigni, où sont refusés presque tous les épisodes douteux. Nous avons essayé de montrer que la séquence des aventures de Seguran doit être vraisemblablement considérée comme une partie de la matière du cycle de Guiron, mais le doute persiste encore à propos de bien d'autres épisodes. A la fin du chapitre, on a présenté un spécimen d'analyse de la version particulière du manuscrit Fi, un des témoins les plus intéressants de la réécriture de la *Suite Guiron*.

Il n'est pas facile d'envisager des critères rigoureux et praticables pour une possible édition de l'ensemble des textes du cycle : dans le chapitre VI, nous avons proposé quelques échantillons d'un examen textuel de la première branche, en insistant avant tout sur les mérites et les limites des travaux antérieurs. À partir de notre examen émergent des groupes assez stables pour une bonne partie du texte, groupes qui, sans doute, devront être confirmés par une analyse plus fouillée, étendue au moins à un certain nombre de *loci critici*. Finalement, on a relativisé sinon réfuté l'excellence du ms. BnF fr. 350, que Lathuillère avait proposé comme « bon manuscrit ». Il faut au contraire souligner les caractéristiques intéressantes d'autres manuscrits, comme celui de la British Library siglé L1, celui du Paul Getty Museum, des *recentiores non deteriores* comme BnF f. fr. 338, qui toutefois est incomplet, et L3. Il nous semble que ces remarques contribuent à poser d'une façon plus correcte qu'auparavant l'épineux problème du choix du témoin de base en vue d'un projet d'édition du *Roman de Meliadus*, que l'on espère imminente.